



# À propos de la causalité

**André Michels**

DANS **LA CLINIQUE LACANIENNE** 2003/1 n<sup>o</sup> 6 , PAGES 37 À 58  
ÉDITIONS **ÉRÈS**

ISSN 1288-6629

ISBN 2-86586-975-X

DOI 10.3917/cla.006.0037

**Article disponible en ligne à l'adresse**

<https://shs.cairn.info/revue-la-clinique-lacanienne-2003-1-page-37?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour érès.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://shs.cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

## À propos de la causalité

André Michels

La psychanalyse se distingue de la psychiatrie et d'autres formes de psychothérapie essentiellement par sa façon d'aborder le symptôme et sa causalité. L'étude de la genèse du symptôme en est un aspect fondamental. La cure analytique ne se réduit pas, en effet, à une reconstruction biographique, mais essaie de suivre le fil conducteur d'une remémoration purement subjective, au risque qu'elle ne s'avère très lacunaire. Chercher à combler ces lacunes en ayant recours à d'autres sources – en questionnant certains membres de la famille, par exemple – s'est révélé, dans la plupart des cas, peu efficace voire nocif. C'est à la spécificité d'une structure temporelle à laquelle le symptôme est soumis et qu'il tend à démêler que l'analyste sera attentif.

Nous nous proposons de montrer que le symptôme, tout comme les autres formations de l'inconscient, est conditionné temporellement et peut ainsi être réarticulé, réécrit à des moments précis, ou surprendre le sujet par la variété de ses « rééditions ». Son devenir – après son interprétation – est une question cruciale pour la pratique analytique, mais elle n'est pas seule en cause, tout dépend aussi de ce que l'analysant en fera plus tard.

Freud, nous le savons, attachait une grande importance à l'infantile, et à la sexualité infantile en particulier qu'il fut le premier à mettre en évidence. Dans ses écrits majeurs sur les névroses, le rêve, la psychopathologie de la vie quotidienne, le trait d'esprit..., la recherche de leur détermination inconsciente apparaît

comme une constante. C'est en les ramenant à leurs origines infantiles qu'il contribua à la reconnaissance et à l'étude de leur structure temporelle. Cette façon de procéder le conduisit à une découverte clinique essentielle dans « l'Homme aux loups » : l'hypothèse d'une « scène primitive » constituant selon lui, le point extrême de l'analyse du symptôme. Que la « scène primitive » ait eu lieu réellement ou non est également une question de temps. Renvoie-t-elle à un passé réel ou plutôt virtuel ? Ce qui s'y joue a-t-il jamais appartenu au présent ou relève-t-il d'une construction rétroactive ? De la réponse à ces questions dépendra notre compréhension du symptôme, du déroulement d'une analyse et de la possibilité de sa fin.

#### PRÉ-TEMPS (VORZEIT)

Freud, dans sa pratique, met en œuvre une conception du temps qui, comme un fil rouge, traverse son œuvre sans qu'elle n'ait jamais été thématifiée en tant que telle. Elle lui permet de prendre de la distance par rapport à une problématique de l'hérédité et de la constitution auxquelles la médecine du XIX<sup>e</sup> siècle et la psychiatrie biologique avaient accordé une place essentielle. Depuis l'Esquisse et ses lettres à Fliess, Freud s'est efforcé de définir les conditions temporelles qui contribuent au développement des différentes psychonévroses. Cette problématique fait également partie intégrante de la Traumdeutung et se présente sous une forme accomplie dans les « Trois essais ».

Son travail sur les « aberrations sexuelles » tend à démontrer « le rôle des motions perverses comme agents de la formation de symptômes dans les psychonévroses <sup>1</sup> ». Pour étayer sa thèse, Freud commence par établir une relation entre névrose, perversion et normalité. Il avance la formule de la névrose comme « négatif de la perversion <sup>2</sup> ». Si nous sommes « tous un peu hys-

---

1. S. Freud (1905), Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie, G.W. V, Frankfurt a.M., S. Fischer, p. 71 ; trad. franç. : Trois essais sur la théorie sexuelle, Paris, Gallimard, 1987, p. 88.

2. Ibid., p. 65, trad. franç., p. 80.

tériques <sup>3</sup> », si chacun de nous a des traits névrotiques, en va-t-il de même pour la perversion ? Il répond par l'affirmative et précise « que même la prédisposition aux perversions... est un élément de ce que l'on tient pour la constitution normale... ». Le fondement des perversions serait « quelque chose d'inné..., mais quelque chose que tous les hommes ont en partage <sup>4</sup>... ». Cet héritage qui touche à la dimension pulsionnelle de chacun ne se réduit pas à un facteur pathologique, mais acquiert un statut différent en devenant bien commun de l'humanité.

La théorie ancienne, apparemment conservée, de l'hérédité lui sert en fait de prétexte, de base pour introduire sa conception de l'infantile. L'observation directe permettrait de faire le pont : l'inné, c'est-à-dire « la constitution présumée qui contient les germes de toutes les perversions ne peut être mise en évidence que chez l'enfant <sup>5</sup> ». Cette transition si simple constitue en réalité un pas énorme, une rupture qui ouvre l'accès à une autre forme de savoir. Freud fait, une fois encore, preuve d'un manquement exceptionnel de la rhétorique, cet art dont il est devenu maître. Au décours d'un questionnement classique sur lequel il a su capter l'attention du lecteur, il introduit soudain une pensée entièrement nouvelle : « Les névrosés sont restés à l'état infantile de leur sexualité ou bien y ont été ramenés <sup>6</sup>... ». Son étude de l'infantile lui fournit en outre l'occasion d'apporter des précisions supplémentaires quant au « choix » de la structure psychique.

Au chapitre suivant, cependant, intervient une distinction très nette. « Il est remarquable que les auteurs qui ont travaillé à l'explication des particularités et réactions de l'individu adulte aient accordé tellement plus d'attention au pré-temps lié à la durée de vie des ancêtres, à savoir l'hérédité, et lui aient attribué tellement plus d'influence qu'à cet autre pré-temps qui tombe dans l'existence individuelle, à l'enfance en l'occurrence <sup>7</sup>. »

---

3. Ibid., p. 71, trad. franç., p. 88.

4. Ibid.

5. Ibid., p. 71 s., trad. franç., p. 89.

6. Ibid., p. 72, trad. franç., p. 89.

7. Ibid., p. 73, trad. franç., p. 93.

Si, à propos de la causalité, on distingue un avant et un après, c'est l'endroit où intervient la coupure qui revêt le plus d'importance. Le concept de pré-temps, comme vecteur de discontinuité n'a guère été jusque là pris en considération dans la littérature psychanalytique. Chez Freud il apparaît chaque fois que le plus ancien qui précède le déjà-connu est questionné, non pas tant pour donner un contenu à ce concept que pour reconnaître la rupture qu'il introduit et la fonction logique qu'il exerce.

Deux formes de pré-temps et donc de causalité s'opposent ainsi, dont l'une porte sur le temps de la vie individuelle, tandis que l'autre la dépasse et peut concerner plusieurs générations voire potentiellement l'humanité entière. La différenciation posée par Freud nous est bien connue, il existe cependant entre ces deux dimensions temporelles une certaine coïncidence, l'ontogenèse étant en partie une répétition de la phylogenèse. Il n'est pas possible, ajoute-t-il dans une note, « de reconnaître à juste titre la part attribuée à l'héritage avant d'avoir honoré celle appartenant à l'enfance ».

Ce gradient temporel indique une direction que la cure est contrainte de suivre. Dans cette progression rétrograde toutefois, si le matériel du passé se manifeste et s'offre à la lecture, l'infantile n'en reste pas moins largement inaccessible. Pour cela, un certain nombre de détours sont nécessaires, ainsi que le recours à une méthode spécifique, le transfert qui, en effet, peut donner lieu à une traduction de l'infantile dans une autre langue, point de départ de l'interprétation. Ce que nous découvrons alors sur les premières impressions de l'enfance et notamment sur les origines de la vie sexuelle relève pour l'essentiel d'une perception déformée par les lunettes trompeuses de la technique psychanalytique.

Personne n'est vraiment capable de se rappeler avec précision les données et événements de sa prime enfance. Mais est-il nécessaire de pousser aussi loin l'analyse du symptôme ? Certains abandonnent en cours de route, interrompent le traitement sous la pression de l'environnement ou se contentent du résultat acquis, même s'il ne s'agit que d'une amélioration partielle. Comme dans la plupart de ses écrits, Freud s'applique ici à préciser les repères temporels, afin peut-être de déterminer le paradigme de la méthode qu'il a élaborée et avec laquelle il voudrait lever le voile de l'amnésie.

ÉLUCIDATION DES CONDITIONS TEMPORELLES

Qu'en est-il alors du symptôme ? Susceptible d'évoluer, de voyager dans le temps et dans l'espace, il n'en est pas moins, malgré cette inconstance, sujet à une fixation temporelle. C'est, en effet, la contrainte de répétition (Wiederholungszwang) qui contrecarre d'autant plus violemment toute nouveauté que le passé réclame son dû ou continue à faire valoir des droits acquis. Une constellation analogue se retrouve parfois à l'échelle d'une communauté, celle d'un pays par exemple, quand les forces conservatrices se réfèrent à un passé glorieux pour légitimer leur opposition à toute réforme sociale. Sous prétexte de préserver les valeurs traditionnelles, les conditions d'accès à la propriété notamment doivent rester immuables et les fonctions et charges élevées de l'État revenir aux membres de la seule classe dominante.

Si une argumentation juridique de la jouissance peut servir à des fins de légitimation d'un ordre social, sur le plan subjectif c'est dans une signification plutôt sexuelle de la jouissance que préjugés et idées préconçues, droit et morale trouvent leur origine. Le névrosé pense avoir toutes sortes de raisons de s'accrocher à « ce qui est », quand le plus souvent « ce qui est » relève d'une certaine version de l'histoire familiale. Ce qu'il recherche essentiellement, croit-il, c'est d'aller bien, ici et maintenant, c'est-à-dire de jouir du présent, un présent habituellement largement négligé ou bien tiraillé, déchiré entre les exigences du passé et les attentes de l'avenir. De son analyse il attend à juste titre une appréciation et une répartition différente des priorités qui cependant ne peuvent être obtenues tout de suite. Il n'a donc pas d'autre choix que d'accepter un déplacement ou un renoncement dont il ne comprendra que peu à peu l'irréversibilité.

L'analyse équivaut ainsi à une fragmentation progressive de son histoire et de sa vie, qu'il ne peut plus guère reconstruire en leur unité. Cette division, sorte de castration, est une conséquence de l'amnésie qui jette un voile épais sur le pré-temps infantile et le soustrait à notre mainmise. Il en résulte une discontinuité qui annule tout espoir de retour. Ces transitions toujours douloureuses, parfois ruineuses, mettent régulièrement le sujet en état de crise. La rupture est parfois telle qu'il ne parvient plus à recon-

naître certaines de ses attributions. Il en est ainsi du matériel inconscient qui entre dans la constitution du symptôme, c'est pourquoi il est perçu comme imposé de l'extérieur, comme un corps étranger. Aussi Freud lui a-t-il attribué le statut de représentant d'une puissance étrangère. Souvent le symptôme réussit à se soumettre des pans entiers de la vie psychique qui obéissent alors à d'autres lois depuis longtemps révolues. Elles véhiculent l'exigence d'une jouissance, à laquelle croit pouvoir prétendre le sujet au motif qu'on ne renonce pas à un droit acquis, même s'il existe des solutions de rechange infiniment plus économiques.

Ce qui est oublié n'est pas perdu à jamais, mais toujours et encore présent – sous une autre forme. Qu'en est-il de cette présence ? À la recherche des causes de cette « singulière amnésie qui dissimule à la plupart des hommes (pas à tous !) les premières années... de leur enfance », Freud se demande pourquoi « notre mémoire reste tellement à la traîne par rapport à nos autres activités psychiques ». « Nous avons pourtant des raisons de croire qu'à aucune autre période de la vie elle ne sera mieux capable d'enregistrer et de reproduire que précisément pendant les années d'enfance <sup>8</sup>. » À chaque période de la vie, en fait, la mémoire est toute autre que passive. Elle ne fonctionne pas comme un récipient capable de recevoir une certaine quantité d'informations, tout excès étant rejeté, mais procède plutôt à une sélection du matériel présent, soumis ainsi à une première fragmentation. Ce processus commencé très tôt ne s'arrête en réalité jamais. Il a lieu sous l'autorité de la censure qui quasiment prend le cahier en mains et note ce que bon lui semble. Le refoulement, dont elle fait usage, efface sur un plan ce qu'il inscrit sur un autre. L'oubli, paradoxalement, a un effet de mémoire conservant certains traits du passé – sous des augures différentes ou une forme inversée. Dans cette configuration, le rôle essentiel revient à l'inconscient : soustrait à notre savoir, il n'en reste pas moins le point d'ancrage de tout ce que nous pouvons savoir. Aussi pouvons-nous le comparer à un manuscrit ancien, conservé à l'état de fragments, et qui requiert, pour être lu, une interprétation.

---

8. Ibid., p. 75, trad. franç., p. 95 s.

« Que ces mêmes impressions que nous avons oubliées n'en ont pas moins laissé les traces les plus profondes dans notre vie psychique qu'elles sont devenues déterminantes pour tout notre développement ultérieur <sup>9</sup> » est un point essentiel dans l'hypothèse freudienne. Ces traces correspondent – ce qu'une lettre à Fliess <sup>10</sup> laissait déjà entendre – à une « mise par écrit » ou consignation (Niederschrift) qui n'est ni constante ni continue. Elle subit, à des moments bien précis, une « transcription » (Umschrift), déterminante pour la période à venir et décisive pour tout changement ultérieur. Le processus temporel mis en évidence est soumis à une « trans-écriture » (Überschrift), dont l'équivalent juridique serait l'acte notarié ou testamentaire réglant la transmission des biens. L'écriture, en ce cas, est directement liée à la mort, potentielle ou réelle, du donateur. Les traces « laissées » correspondent aux restes de l'expérience personnelle, mais sont également lourdes d'une jouissance passée, sans nécessairement véhiculer une promesse d'avenir.

Il est aisé de montrer que ces traces ne sont pas accessibles telles quelles, mais le sont par le biais d'une traduction qui en produit plusieurs versions – au moins trois, selon Freud –, déposées comme des sédiments en différentes strates. Vouloir en rechercher l'original, dont personne n'admet sérieusement l'existence, serait vain. L'impossibilité de le retrouver renvoie à l'hypothèse du « refoulement primaire », sur laquelle repose la discontinuité tenace des retranscriptions successives.

La position de l'analyste est proche de celle d'un helléniste qui n'a guère l'espoir de mettre un jour la main sur la version originale d'un manuscrit de Platon ou d'Aristote. Tout en s'interrogeant sur ce qui a été altéré ou falsifié, perdu ou rajouté dans les nombreuses copies à sa disposition, il ne met pas pour autant en doute la chaîne de la transmission dans son principe même. Sa confiance constitue, au contraire, le préalable indispensable à l'étude des textes qui ont laissé leur empreinte aux différentes époques de la tradition occidentale. Saisir et transmettre à la postérité ce qu'il a reçu en l'in-

---

9. Ibid., p. 75, trad. franç., p. 96.

10. S. Freud, Briefe an Wilhelm Fliess, Frankfurt a. M., S. Fischer, 1986, p. 217-219 ; trad. franç. : Naissance de la psychanalyse, Paris, PUF, 1956, p. 153-160.

terprétant ou en le traduisant en langue profane ou courante font de lui un facteur et acteur de cette tradition.

Quant à l'analyste, c'est face à l'inconscient de l'analysant plutôt qu'à sa personne proprement dite qu'il cherche sa place. Il se trouve au lieu de l'Autre qu'il n'occupe pourtant que provisoirement, devenant le tenant-lieu de la mémoire. Il contribue ainsi à la transmission/traduction d'un texte inconscient, dont le transfert produit une nouvelle version en donnant par là-même accès à sa lecture. C'est le statut de l'inconscient, jamais acquis, qui se trouve remis en jeu avec chaque analyse. Bien qu'elle y ajoute une part de poésie ou des inventions de son cru, jamais elle ne parviendra à en réduire ou en combler la structure fragmentaire.

#### ARTICULATION TEMPORELLE DE L'INCONSCIENT

L'inconscient est le témoin d'un autre temps désormais révolu qui – aussi loin que nous puissions en pousser l'analyse – n'est repérable dans aucun des fragments temporels mis en évidence. Pour le désigner nous allons recourir au terme de pré-temps en le différenciant de sa signification habituelle de pré-histoire. Ce concept anticipe celui de « temps logique », introduit ultérieurement par Lacan. De son élucidation dépendra notre approche de la causalité (du symptôme) et donc de l'analyse tout court.

L'articulation (Fügung) temporelle de l'inconscient bouleverse la linéarité habituelle de notre conception du temps. Le pré-temps qui ne peut être repéré dans le passé et n'a jamais appartenu au présent n'en est pas moins riche en représentations de l'avenir. Il n'est pas révolu ou clos une fois pour toutes mais réactualisé, encore et toujours, jusqu'à déterminer les réalisations de l'avenir. Responsable de l'entrelacement et du nouage des trois dimensions temporelles, il contribue à circonscrire un vide auquel nous confronte la recherche de la causalité. Inquiétant et angoissant, celui-ci ne conditionne pas moins ce qui est nouveau, indiquant par là-même un chemin au-delà d'une intrication tragique du destin et donc du temps.

Ainsi exclu du déroulement chronologique, ce qui appartient au pré-temps ne peut être associé à un quelconque événement. Les traces qui en restent ne sont pas fixées à jamais par l'écriture et ne peuvent être prises à la lettre. Elles témoignent plutôt d'une

sur-détermination – non d’une pré-détermination – du symptôme et des autres formations de l’inconscient (rêve, acte manqué, mot d’esprit, etc.). Leur interprétation fait surgir une inadéquation entre cause et effet, entre trauma et symptôme. Ce qui rend la rencontre avec le sexuel si traumatique, c’est non seulement la séduction, supposée ou réelle, mais surtout la jouissance qui l’accompagne. Elle est liée à un sentiment de culpabilité tel que, pour s’en défaire, le névrosé tente d’en charger l’Autre. Et pourtant, il en tire des bénéfices auxquels il n’est pas prêt à renoncer de sitôt. Il arrive même qu’il réunisse autour de lui un groupe de « partisans » qui partagent sa lecture du passé et reconnaissent la position qu’il s’y attribue, au risque cependant d’attiser sa haine et de renforcer sa culpabilité, alors qu’il essaie de s’en défaire. Une analyse peut servir à mettre en évidence un agencement temporel et donc causal autre qui rend caduque la déduction directe du symptôme ou de la souffrance à partir du vécu. Celui-ci sert – au mieux – de pré-texte à ce qui s’inscrit comme traumatisme (sexuel), dont il existe le plus souvent plusieurs variantes ou écritures. L’interprétation suit le chemin de ces inscriptions successives qui constituent autant de réécritures d’un texte perdu.

Ce que Freud avait d’abord interprété comme « perversion » du père ou de son représentant correspond à une empreinte, une marque qui d’une génération à l’autre et sous la dictée de la jouissance de l’Autre <sup>11</sup> est gravée sous une forme inversée, à la manière du négatif d’une photo. De cette écriture, invisible et ineffaçable, dont nous ne percevons que des artefacts, il n’est pas aisé de déterminer l’auteur. Attribuer ce rôle au père tendrait à court-circuiter, du moins provisoirement, toute possibilité d’élaboration. Il est indispensable en effet, du point de vue de l’interprétation, de distinguer sa position de celle de la jouissance d’autant qu’il se trouve sous son emprise. Seul le masochiste, marqué par les traces de fouet, pense en savoir plus long sur la fonction de l’auteur qui, pour le névrosé, reste dans l’ombre ou de l’ordre de l’indécidable.

---

11. Plus haut nous avons pu faire la même remarque à propos de la censure, ce qui témoigne de la proximité des deux fonctions, autrement dit de la jouissance du censeur.

La charge du traumatisme semble être liée à une transmission de la culpabilité (Schuld) qui suggère au névrosé (et au premier Freud) l'hypothèse d'une transgression majeure. Il se trouve alors comme attiré par le passé et désorienté dans le temps et dans l'espace. Il lui arrive de se retourner, comme la femme de Loth, pour contempler la chute de Sodome. Transformée en statue de sel, elle peut être considérée comme symbole en quelque sorte d'une pétrification subjective qui, en son for (forum) intérieur, érige un monument à la jouissance perverse, déchu depuis longtemps. Elle devient ainsi statue interne induisant une rigidité tant psychique que physique qui contraint le sujet à répéter toujours les mêmes actes, à mettre en scène les mêmes constellations. Il en résulte une résistance opiniâtre à l'analyse qui, pour faire bouger les choses et aller de l'avant, procède par une inversion du rapport au temps. C'est à ce prix qu'un sujet peut se soustraire à l'emprise de la jouissance de l'Autre, pour la soumettre aux lois générales de l'économie et de l'échange et retrouver subsidiairement son orientation spatio-temporelle.

Il me semble intéressant de rapporter à ce propos le cas d'une jeune analysante. Après l'échec de plusieurs relations, elle s'est peu à peu rendu compte que, mis à part son propre père, elle n'avait guère accordé, dans sa vie, de place à un autre homme. Au cours d'une phase cruciale de sa cure, elle en était venue à constater : « Je suis pourtant une femme. Il incombe à l'homme d'aller à la rencontre d'une femme, ce n'est pas mon rôle de le séduire. Il s'agit d'une question d'offre et de demande. C'est une loi, une loi économique. » Elle se disait ainsi prête à renoncer à une « devise » interne, pour la convertir en valeur ou valence externe, circulant librement. En s'y soumettant, elle acceptait de substituer une loi économique générale à une loi purement privée, dominée par la figure du père.

Ce n'est pas ici la « perversion » du père qui est déterminante, comme dans de nombreux cas similaires, mais la position qu'il occupe dans le fantasme de l'analysante. Ce qu'elle brode et invente acquiert d'autant plus d'importance que sa « réalité psychique <sup>12</sup> »

---

12. S. Freud (1917), *Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse*, XXIII. *Die Wege der Symptombildung*, G.W. XI, p. 383 ; trad. franç. : *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Payot (Petite Bibl. Payot), 1961, p. 448.

en est affectée. Elle se sent comblée et inspirée par elle, alors que dans le cas contraire elle aurait l'impression d'être privée d'imagination. Le fantasme en vient à prendre une dimension qui ne se laisse entraver par aucune contradiction temporelle ou logique, mais subit plutôt ses propres exigences tout en étant apparemment libre des contraintes du monde extérieur. Ce qui se produit dans ce « royaume intermédiaire <sup>13</sup> » se trouve rejeté hors du temps chronologique et reste comme intouché, intact, de sorte que des années plus tard, l'intensité sera toujours la même. C'est à partir de cette expérience que se développe la foi inébranlable en ce qui ne subit pas les vicissitudes du temps, en ce qui est en dernière instance a-temporel, versant affectif peut-être de l'idée abstraite d'éternité.

L'a-temporalité <sup>14</sup> des phénomènes inconscients évoquée par Freud est à entendre d'abord en fonction du contexte. Ainsi, met-il ce terme entre guillemets dans *Au-delà du principe de plaisir* : « L'expérience nous a appris que les processus psychiques inconscients en eux-mêmes sont "a-temporels". Cela signifie d'abord qu'ils ne sont pas ordonnés temporellement, que le temps ne les modifie en rien, qu'on ne peut les aborder en termes de représentation temporelle <sup>15</sup>. » Celle-ci serait, en effet, liée au système Pc-Cs (perception-conscience) : « Notre représentation abstraite du temps semble... entièrement dérivée du mode de travail du système perception-conscience et correspondre à une auto-perception de celui-ci. » L'inconscient semble donc échapper à la représentation habituelle du temps, ce qui n'exclut pas pour autant qu'il puisse appartenir à une autre structure temporelle, encore à définir. Quant à la notion d'« a-temporel », elle peut être associée à l'exigence de maintenir le statu quo, de s'opposer en particulier à toute déperdition de jouissance. L'inconscient apparaît contraire à ce qui est éphémère (*Vergänglichkeit*) et correspondre, en fait, à un certain conservatisme qui se manifeste

---

13. *Ibid.*, p. 391 ; trad. franç. : p. 457.

14. S. Freud (1915), *Das Unbewußte*, G. W. X, p. 286 ; trad. franç. : *L'inconscient*, dans *Métapsychologie*, Paris, Gallimard (folio essais), 1986, p. 97.

15. S. Freud (1920), *Jenseits des Lustprinzips*, G. W. XIII, p. 28 ; trad. franç. : *Au-delà du principe de plaisir*, dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981, p. 70.

tant dans l'in-sistance du symptôme – dont l'obstination s'avère parfois paralysante voire destructrice – que dans la ré-sistance à l'analyse.

## DISCONTINUITÉ ET LOI

La recherche de la continuité, ainsi prônée, place des pans entiers de la vie psychique sous sa tutelle en essayant de lui imposer son ordre temporel et par conséquent légal. Pour mieux le cerner, Freud avance l'hypothèse d'un « principe économique du moindre effort », qui semble « se manifester par sa persévérance à maintenir les sources de plaisirs dont dispose le sujet et par la difficulté de renoncer à celles-ci <sup>16</sup> ». Cette « insistance persévérante » se retrouve également au niveau de la société – cette comparaison s'avère à nouveau très utile – dont il arrive que les forces conservatrices ne reculent devant aucun effort pour défendre leurs privilèges jusqu'à, s'il le faut, commettre des crimes. L'impératif, lié à la jouissance, est si puissant qu'il conduit à un clivage social analogue à celui qui se produit sur le plan psychique.

Freud déduit cette division de l'« introduction du principe de réalité » avec laquelle une forme d'activité de pensée se trouve « séparée... exemptée de l'épreuve de la réalité et soumise exclusivement au principe de plaisir. Il s'agit de l'activité fantasmatique (Phantasieren) qui commence déjà avec le jeu de l'enfant et se poursuit plus tard par le rêve diurne en abandonnant la référence aux objets réels <sup>17</sup> ». Le principe de réalité peut induire en erreur ou donner lieu à des malentendus dans la mesure où il est entendu comme légitimation, voire ratification de l'ordre établi. Instituant un présent presque inébranlable et irréfutable, ce concept contribuerait à installer durablement la névrose et ne serait que de peu de valeur pour l'interprétation. Au contraire, si nous nous en servons pour rétablir ou introduire une linéarité

---

16. S. Freud (1911), Formulierungen über die zwei Prinzipien des psychischen Geschehens, G.W. VIII, p. 234 ; trad. franç. : Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques dans Résultats, idées, problèmes I, Paris, PUF, 1984, p. 138.

17. Ibid., p. 234 ; trad. franç., p. 138 s.

temporelle, c'est-à-dire la succession des temps – passé, présent, avenir – il devient un opérateur clinique important faisant contrepoint au règne exclusif du principe de plaisir.

Freud nous fournit cette autre indication au sujet de la fonction du fantasme : « De la même façon une nation dont la richesse repose sur l'exploitation de ses sous-sols, préserve tout de même un domaine déterminé pour le laisser dans son état d'origine et le protéger contre les transformations de la civilisation (Parc de Yellowstone<sup>18</sup>). » C'est avec prédilection qu'il concède une extension spatiale au fantasme. Il est comparé à un domaine, laissé à l'état de paradis, qu'on doit ménager et protéger afin d'épargner à la jouissance toute forme d'inhibition, réfutation, déperdition. Une pareille continuité « naturelle » est contraire à la civilisation qui introduit des césures et se définit par ses impasses, ses paradoxes, ses failles. Les renoncements (*Versagungen*) et contraintes qu'elle implique sont à l'origine d'une discontinuité qui fonde les règles économiques, les lois politiques et donc toute vie sociale.

La distinction entre ces « deux principes de l'activité psychique » introduit surtout une différenciation temporelle. Elle donne lieu à un clivage et une fragmentation de l'âme qui détache le territoire du fantasme, le circonscrit et l'inscrit dans un ordre « a-temporel », sur lequel les événements ne semblent pas avoir prise. C'est pour caractériser cette structure que Freud a recours au terme de pré-temps – sans en avoir pourtant jamais fait un concept. C'est ainsi qu'il identifie le fantasme du névrosé au mécanisme par lequel « il voile l'histoire de son enfance tout comme chaque peuple le fait par l'élaboration d'un mythe, pour cacher son pré-temps oublié<sup>19</sup> » et souvent peu reluisant. Celui-ci se situe au-delà de la formation du fantasme (et du mythe), dont il fait cependant partie intégrante en constituant le noyau inconscient de sa structure. Il devient ainsi le tenant-lieu de ce qui est

---

18. Ibid.

19. S. Freud (1917), *ibid.*, trad. franç., p. 448. Il va de soi qu'on chercherait en vain la notion de « pré-temps » dans la traduction publiée. Celle qui est accessible au public français réduit au maximum le texte de Freud en traduisant simplement par « histoire ». On se trouve alors dans l'indistinction la plus complète.

irréremédiablement perdu, de ce qui est oublié à jamais, de ce qui ne peut être dit sous aucune condition et contribue pourtant non seulement à déterminer le mythe (Sage), mais encore le dire (Sagen). Il correspond au trou dans la représentation que cherche à voiler le fantasme, sans jamais y parvenir tout à fait. Le fantasme, en tant que « représentant de toute représentation possible du sujet <sup>20</sup> », offre ainsi un dernier rempart, un point d'arrêt devant l'abîme, dont la phobie fournit un témoignage si impressionnant. Il incombe au fantasme de maintenir, de sauvegarder un lieu dont dépend la survie psychique. Inscrit à la frontière entre le dicible et l'in-dicible, il constitue un pont ou une traduction entre les deux, préalable indispensable à toute élaboration de la métaphore. Dans un rapport direct avec ce qui ne peut sous aucune forme se dire, soumise à des conditions temporelles rigoureuses, elle ne devient effective que dans l'après-coup.

Dans cette vingt-troisième conférence, Freud spécifie de manière très explicite la relation entre fantasme, constitution du symptôme et structure névrotique : « Ces fantasmes possèdent une réalité psychique – opposée à la réalité matérielle – et nous apprenons à reconnaître peu à peu que dans le monde des névroses c'est la réalité psychique qui donne la mesure <sup>21</sup>. » Il ne s'agit pas de déconsidérer le rêve ou le fantasme, mais d'en examiner le pouvoir d'énonciation et la structure logique. C'est leur rapport au temps qui se trouve déployé, développé et qu'on peut redécouvrir avec chaque analyse qui retrace, de façon rétrograde, le chemin emprunté par la constitution du symptôme. En essayant de ramener le symptôme à la scène infantile dont il est issu, l'interprétation met en évidence plusieurs versions – au moins trois d'après Freud. Quelle est la bonne ? Personne ne pourra le dire. Ce qui, par contre, est décisif pour la suite de l'analyse est que la « vérité », selon la logique de l'inconscient, se trouve alors divisée, fragmentée, sans être réduite pour autant.

Nous pouvons émettre l'hypothèse d'une séquence temporelle constituée de différentes versions de la même structure fantasma-

---

20. J. Lacan, *L'objet de la psychanalyse*, Le séminaire, livre XIII, inédit, séance du 1<sup>er</sup> juin 1966.

21. Ibid.

tique. Leur « ordonnancement » nécessite cependant – comme la suite des nombres – un point d’origine que Freud croit avoir découvert dans la scène primitive. Mais au lieu de la situer chronologiquement, nous en venons plutôt à en interroger la structure pré-temporelle, transférable également sur le fantasme. Nous pourrions parler à ce propos de temps transcendantal, il constitue le noyau de l’inconscient et sera, par conséquent, un référent essentiel pour l’interprétation. Tout comme les nombres transfinis supposés par Cantor au-delà de la suite des nombres naturels, le pré-temps se situe au-delà de la commune mesure du temps, de même que dans ses interstices. Il n’en fait plus partie et pourtant en constitue le fondement, induisant un temps au-delà du temps, point de départ d’une discontinuité qui détermine tout ordre ou repérage temporel.

Une difficulté liée à l’écriture de l’histoire ne réside-t-elle pas en ceci qu’elle voudrait établir une différenciation temporelle en fonction des événements, des faits concrets ? Depuis toujours, cette conception largement répandue a conduit chefs d’État et chefs de guerre à se distinguer par un acte exceptionnel, afin d’assurer une postérité à leur nom. S’il est beaucoup question de fin de l’histoire – terme à la mode, il est vrai –, il est difficile de se soustraire à son exigence, imposée en quelque sorte par l’époque, celle d’un nouveau fondement de l’action politique.

Intérêts public et privé se recourent souvent. Le sujet qui se penche sur sa propre histoire cède volontiers à la tentation de la fixer à ce qui lui est arrivé, à l’accidentel. Aussi s’adresse-t-il à des devins ou cherche-t-il à lire dans les étoiles, pour savoir quel... prochain malheur lui sera destiné. Il veut savoir – non sans payer un certain prix – mais du moins sans grand effort psychique. C’est pourtant ce qu’il attendrait en vain de la psychanalyse qui lui permet au contraire de se mettre à la recherche d’un autre principe de causalité.

#### LE PÈRE, FACTEUR TEMPS

Pour celui-ci, le commencement ne saurait être entendu que de façon logique et non chronologique, ce qui du coup transforme le statut de la scène primitive. Il peut être comparé à celui du père primitif dont personne ne prétendra sérieusement qu’il ait jamais

existé. Son existence qui n'a appartenu à aucun présent doit être interprétée comme virtuelle ou fictive, sa fonction de pivot de la métaphore n'en est pas pour autant entravée. La psychanalyse, en effet, ne repose pas sur une métaphysique du présent (*Gegenwart*), mais contribue à la dépasser, étant elle-même issue de la rupture qui a traversé les grands discours traditionnels, depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Elle n'a pu voir le jour qu'à partir du moment où la place, dont tout fondement émane, était devenue vacante et qu'elle ait tenté de s'en approcher par le biais de l'hypothèse du meurtre du père (primitif). À ce propos, Lacan remarque très pertinemment que « le mythe du meurtre du père est bien le mythe d'un temps pour qui Dieu est mort <sup>22</sup> ».

Le meurtre qui est censé « fonder » la loi se trouve à l'origine d'un « temps nouveau » ou de sa mesure qui dorénavant doit renoncer au meurtre pour pouvoir en assurer la transmission. Elle établit la suite des générations qui ne repose pas sur la lignée biologique, mais sur une faille symbolique qui, semblable au saut des quanta créant la transition vers un nouvel ordre et un degré d'organisation supérieur, permet au sujet de reconnaître – rétrospectivement – la position du père. Tout comme son nom l'indique, on peut voir très justement en Kronos dévorant ses propres enfants le père du temps. Son désir de mort est en effet le support d'une représentation mythique du temps sans issue possible. Pour y arriver quand même, il a fallu la ruse d'une femme : elle a essayé d'enraciner la suite des générations au-delà du désir de mort « du » père et de son intrication tragique, épreuve qui se répète à chaque génération. Depuis il n'existe plus de père que pris lui-même dans le temps et soumis à la discontinuité qu'il fonde et recrée à chaque pas du progrès symbolique.

Un malentendu assez répandu consiste à confondre la psychanalyse avec le dernier bastion de l'ordre patriarcal. Il repose en effet sur la prédominance du père au sein de la famille et de la société lui permettant, jusqu'à un passé assez récent, de décider ce qui était de droit. Le tournant opéré par la modernité a contribué à reconnaître aux femmes, enfants, étrangers et opprimés un

---

22. J. Lacan, *L'éthique de la psychanalyse*, Le séminaire, livre VII, Paris, Le Seuil, 1986, p. 209.

statut légal, certes toujours largement bafoué mais non moins réel. L'apport majeur de Freud n'est-il pas avant tout d'avoir laissé la parole aux femmes et aux enfants, lui-même étant disposé à se laisser enseigner par ses patientes hystériques et prêtant – oh scandale ! – un désir sexuel aux enfants ? En dépit et contrairement à ce qui était encore prôné par Kant, ils sont élevés ainsi au rang de sujets du langage et par conséquent de la loi.

Dans ce discours nouvellement conçu, Freud a transformé le père. Sans pour autant lui ôter sa corporéité, il en a fait d'abord un facteur temporel dont émane l'interprétation et sur lequel elle n'arrête pas de faire retour. Elle recherche en effet les traces de paternité pour les prendre en compte, alors qu'elles sont souvent brouillées et difficilement reconnaissables, voire même effacées. C'est le chemin que l'analysant emprunte afin d'être en mesure de reconnaître – au-delà des événements et de l'histoire proprement dite – le temps logique qui le fonde. Ce processus parfois très douloureux, il lui arrive de le barrer, rendant l'analyse impossible, du moins à terme. Ce qui reste du père est déposé en un lieu qu'il a déserté depuis longtemps, mais d'où il continue d'agir ou de revenir – à la manière d'un revenant. Sa fonction reste liée à ce lieu, dont nous ne sommes pas sûrs qu'il l'ait jamais réellement occupé. Si nous constatons peu à peu qu'il est vide, nous pouvons admettre tout aussi bien qu'il l'a été depuis toujours. Ce qui fait dire à Lacan, dans la foulée de ses élucubrations sur la mort de Dieu : « Mais si Dieu est mort pour nous, c'est qu'il l'est depuis toujours, et c'est bien là ce que nous dit Freud. Il n'a jamais été le père que dans la mythologie du fils <sup>23</sup>. »

Cette pensée caractérise un temps qui tente d'effectuer et de consommer une rupture avec la tradition : le père désormais ne se situe plus à l'origine d'un ordre temporel et légal – comme cela a été le cas pour la métaphysique et le patriarcat qui l'a fondée – mais plutôt à sa fin. Produit de l'interprétation – son déchet même – il en est cependant aussi la condition. Cette position paradoxale résulte du clivage de sa fonction qui, dépourvue de toute forme d'existence, n'est plus donnée, ni garantie comme telle, mais suspendue à sa reconnaissance rétroactive – qui peut aussi ne pas

---

23. Ibid., p. 209.

intervenir. Le vecteur temporel qui la détermine n'indique pas pour autant une direction opposée ; incertain désormais, il est soumis à une tractation, une négociation juridique.

Elle ne correspond plus à un point déterminé a priori qui, semblable à une étoile fixe, est porté par un ordre social, politique et religieux, d'où s'origine toute forme de reconnaissance. N'étant plus acquise une fois pour toutes, elle est toujours à venir et jamais assurée de ses lendemains. Cette transformation radicale qui n'est pas le fruit du hasard institue une dimension temporelle – située au-delà de toute faculté de remémoration et indépendante des faits repérables historiquement –, où peut être re-tracé ce qui est destiné au sujet et à lui seul, comme la porte de la loi, chez Kafka, devant laquelle croupit le vieil homme. Ceci s'avère d'autant plus nécessaire qu'à l'« époque de la reproductivité technique <sup>24</sup> » de la vie, les traces du père rendues caduques peuvent rester perdues ou introuvables à jamais. Nous n'avons plus affaire alors à un refoulement au sens d'une défense névrotique, mais au mécanisme d'une inscription indifférenciée dont les conséquences sont tout à fait imprévisibles.

Si le père symbolique est associé au père mort, cette façon de le concevoir lui attribue un corps dont la négation – dans le complexe d'Œdipe et par le désir de mort qui lui est sous-jacent – est cause de refoulement. C'est le corps du père inscrit en moins qui fait trou dans l'inconscient et que l'interprétation essaie de (re)mettre à jour. Soumise à la stricte nécessité de suivre les signifiants de l'analysant, elle se laisse conduire au point d'ancrage, au-delà de la contingence de son histoire. De façon inéluctable elle pointe la zone que nous avons essayé de cerner par le concept de pré-temps et trouve son orientation en ce point « extime » qui, selon Lacan, est constitué par le recoupement des extrêmes, par ce qui est à la fois le plus étranger et le plus familier au sujet. Le véritable enjeu pour l'interprétation est bien le statut du pré-temps et sa valeur de vérité. La question s'impose en effet de ce

---

24. Plus de soixante ans après le célèbre essai de Walter Benjamin, cette formulation ne vaut pas seulement pour un changement profond intervenu dans la production et la tradition de l'art, mais tout autant pour celui qui s'est opéré dans la genèse et la transmission de la vie.

que je puis y déceler. Dans quelle mesure puis-je m'y fier et quels sont les critères à ma disposition pour en décider ? La question de la vérité dépend ici, tout comme pour la logique classique, d'une séquence temporelle bien précise qui doit être suivie avec rigueur, avant de pouvoir être conclue de façon pertinente.

## LOGIQUE DU FANTASME

Freud formule ainsi cette problématique : « ... par l'analyse en partant des symptômes nous parvenons à la connaissance des événements de la vie infantile auxquels est fixée la libido et dont sont faits les symptômes <sup>25</sup>. » Après avoir présenté le symptôme névrotique comme correspondant à une « satisfaction à la manière infantile », ce sont les sources infantiles de la libido – de la jouissance, dirait Lacan – qu'il examine. Ce chemin emprunté par l'analyse doit franchir des obstacles nombreux car il est souvent très difficile de « reconnaître dans le symptôme la satisfaction libidinale présumée et à chaque fois confirmée ». Or, même si cela devait réussir, la question se pose toujours de savoir comment apprécier les informations obtenues de la part de l'analysant. Le souvenir, tel qu'il est inscrit dans l'inconscient et réactualisé dans le transfert, est en effet devenu lui-même, sous l'influence de la censure, le résultat d'une distorsion ou déformation majeure. Priorité sera donnée de toute façon à l'énoncé exact, à la matérialité du langage donc, avant la circonstance à laquelle il se rapporte. Notre « réalité matérielle » serait-elle différente de celle de Freud ? À la question de la vérité il répond de manière remarquable : « Or, la surprise réside en ceci que ces scènes infantiles ne sont pas toujours vraies. Oui, le plus souvent elles ne sont pas vraies, et dans certains cas elles sont même en contradiction directe avec la vérité historique <sup>26</sup>. » C'est pourtant du ressort de la vérité qu'un discours tienne ou non, qu'il se soumette à une logique, fût-elle scientifique ou autre, susceptible d'être confirmée ou réfutée. En dehors de cette référence ne peut-on pas faire dire n'importe quoi à un discours donné ?

---

25. S. Freud, (1917), *ibid.*, G. W. XI, *ibid.*, p. 381 ; trad. franç., p. 446.

26. *Ibid.*

Même si Freud concède ici une place à ce qui est « contraire à la vérité historique », elle n'a cessé de l'occuper, depuis les lettres à Fliess jusqu'à l'« Homme Moïse ». Derrière se trouve la nécessité – cruciale – de pouvoir vérifier ou infirmer, selon le point de vue, une assertion donnée. C'est en cet endroit que Lacan introduit la catégorie du réel. Suivant la direction prise par Freud et en référence au théorème de Gödel, il pose la question de l'indécidabilité des propositions, démontrée pour un système de logique formelle <sup>27</sup>, dans une énonciation purement subjective. Le statut de la vérité se trouve ébranlé et détaché d'un référent exclusivement historique. Celui-ci garde cependant toute sa valeur et parfois même sa virulence – politique par exemple – de sorte qu'il s'imposera au sujet, à un moment ou à un autre, qu'il le veuille ou non. S'il tente de se soustraire à l'exigence qui lui est ainsi adressée, elle le rattrapera alors qu'il s'y attend peut-être le moins. S'il attend trop longtemps, il sera trop tard et il transmettra sa propre incapacité d'agir, comme un élément d'histoire, à la génération suivante.

La vérité, ainsi qu'elle peut être élaborée en cours d'analyse, est toujours complexe et, en raison de sa structure, ne saurait être dite telle quelle, ni saisie, même si l'analysant le souhaite parfois, par un savoir préétabli. Seule l'interprétation peut lui « rendre justice », avec cette restriction cependant qu'elle n'en révèle que des bribes ou fragments. Freud en témoigne de façon émouvante : « ... les événements infantiles mis en évidence par l'analyse » ne sont ni « toujours réels » ni « toujours faux », mais ils sont « tantôt incontestablement faux..., tantôt non moins incontestablement corrects et dans la plupart des cas ils sont un mélange de vrai et de faux <sup>28</sup> ». Est-ce à dire qu'il aurait esquivé la question de savoir ce qui est vrai ou faux malgré l'importance logique et éthique de cette question ? Si la psychanalyse ne permet de dégager que des semi-vérités, la responsabilité en incomberait principalement à l'analysant : « C'est le mépris de la réalité, le fait de

---

27. K. Gödel, (1931), *Über formal unentscheidbare Sätze der Principia Mathematica und verwandter Systeme I*, Monatshefte für Mathematik und Physik 38, p. 173-198.

28. S. Freud (1917), p. 382 ; trad. franç., p. 446 s.

ne tenir aucun compte de la différence entre celle-ci et le fantasme <sup>29</sup>... ». L'analyste n'y voit cependant pas nécessairement d'inconvénient puisqu'il cherche à exploiter cette circonstance en engageant l'analysant à « mettre sur le même plan réalité et fantasme et à ne pas se préoccuper d'abord de savoir si les événements de la prime enfance qu'il y a lieu d'élucider sont vrais ou faux <sup>30</sup> ».

On ne pourra en décider – éventuellement – que dans l'après-coup. L'interprétation essaie non pas tant de différencier la réalité du fantasme que d'en analyser la structure. Il est le représentant du pré-temps, de l'originaire donc qui ne peut être ni dit ni représenté. Sur les ruines de ce qui est perdu à jamais se reconstruit ainsi une scène qui dorénavant sera déterminante pour la réalité psychique, séparée de son référent historique, sans en être tout à fait indépendante. L'interprétation essaie en premier lieu de reproduire la formation du fantasme qui est ce qui permet à un sujet de rêver, de désirer et de jouir.

La question de la vérité, si décisive pour la transmission de la psychanalyse, est par conséquent subordonnée à celle du statut du fantasme, dernier rempart face à l'abîme devant lequel se retrouve le sujet à la recherche de ce qui cause son désir. C'est ici que la réalité psychique puise la mesure qui intervient également dans l'orientation future du sujet. L'analyste s'y trouve à un carrefour se demandant s'il va donner la priorité, telle Melanie Klein, au contenu ou plutôt, suivant Lacan, à la forme, au formel, à la structure. Une intonation (*Betonung*) ou scansion a lieu de toute façon. Mais n'est-ce pas en référence à un écrit, un texte qui se trouve à la base du fantasme, comme tenant-lieu de la question de l'origine ? Le fantasme apparaît ainsi comme une construction nécessaire voilant l'inquiétant, l'ineffable, l'indécidable d'un « réel dernier », auquel se heurte l'interprétation.

Ne faudra-t-il pas appliquer à la psychanalyse ce que W. von Humboldt exige pour la recherche linguistique, à savoir la

---

29. Ibid., p. 383 ; trad. franç., p. 447.

30. Ibid., p. 383 ; trad. franç., p. 448.

priorité au con-texte par rapport à la question de l'origine <sup>31</sup> ? Pour en arriver à cette différenciation, l'analysant est contraint de suivre les méandres de son inconscient, composé de fragments du discours de l'Autre, dont les propos continuent de le hanter. En les traitant comme des propositions logiques l'interprétation introduit une différence entre valeur et histoire, entre validité (*Geltung*) et genèse. En réduisant le contenu à la forme et au formel, elle arrive à décomposer un énoncé en ses parties pouvant ainsi être traduites – isolément ou dans leur ensemble – en une autre langue ou (re)liées à un autre contexte.

La question de l'origine n'est pourtant ni annulée ni dépassée, mais s'impose avec d'autant plus de vigueur qu'à son propos subsistent quelques doutes, comme pour le roi Œdipe. La réponse qu'on y donnera sera toujours entachée de singularité et ne pourra se référer à aucun modèle car elle dépend de ce qui a été repris et transmis par la tradition familiale ou plutôt rejeté (*verworfen*) par elle. Une nouvelle génération pourra donc continuer à en tisser la texture, sans être obligatoirement livrée à un destin sans issue. Par ce biais la causalité devient alors non seulement facteur du passé mais condition de l'avenir, du nouveau d'abord, dans lequel l'interprétation trouve sa légitimation.

---

31. Voir W. Humboldt, (1820), *Über das vergleichende Sprachstudium in Beziehung auf die verschiedenen Epochen der Sprachentwicklung*, Werke III, W.B.G., Darmstadt, 1963, p. 1-25.